

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 13 (2021)

Artikel: Paysan, poète et écrivain : Joseph Yerly, dit le Capitaine
Autor: Dafflon, Anne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1048030>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Anne Dafflon (1958) est enseignante au collège de Gambach (français-histoire). Elle est la petite-fille de Joseph Yerly et a consacré son mémoire de licence à la *Situation de la littérature gruérienne – Joseph Yerly: deux nouvelles* (1990).

Paysan, poète et écrivain

Joseph Yerly, dit Le Capitaine

Né en 1896 dans une famille où le patois est la langue quotidienne, Joseph Yerly voit le jour sur le domaine du Mont, à Treyvaux. Le monde sur lequel il ouvre les yeux sera bercé par de vieilles chansons patoises, par des histoires de soldats et par le rythme quotidien et saisonnier de la vie paysanne. Il apprend ses premiers mots de français à son entrée à l'école primaire. Il se passionne pour la culture littéraire francophone qu'il transmettra à ses enfants. Cependant, c'est en patois, sa langue maternelle, qu'il rédigera la plupart de ses nouvelles, théâtres et discours. Retour sur la carrière littéraire de ce transmetteur inlassable et amoureux de la culture fribourgeoise et de ses traditions.

Joseph Yerly s'inscrit dans la veine des François-Xavier Brodard, Joseph Brodard, Charles Gapany, Bernard Kolly, Pierre Quartenuoud, Jean Risse, Fernand Ruffieux, Hubert Savoy, tous inspirés par Cyprien Ruffieux qui a simplifié la langue patoise, défendu une orthographe purement phonétique et formulé quelques règles faciles à l'usage des écrivains voulant s'exprimer en patois. Lors de son enterrement, Joseph Yerly lui rend hommage en ces termes: «*E kan no cherin à kour, kan no vudrin rè dèbliotâ è èkrire ôtyè in patê, no vindrin che, kemin in pèlerinâdzo, è no rèmodrin prè por on novi tâtzo. Douâ, Tobi, no tindrin hôta ta palantze. Douâ trantyilo, a rèvère, Tobi*» (Et quand nous serons à court, quand nous voudrons reparler et écrire à nouveau en patois, nous viendrons là, comme en pèlerinage, et nous repartirons prêts pour une nouvelle tâche. Dors, Tobi, nous tiendrons haut le flambeau. Dors, tranquille, au revoir, Tobi).

De son enfance, c'est Joseph Yerly lui-même qui lève le voile sur ses jeux d'enfants dans *Souvenirs d'enfance : Maxime Quartenuoud*¹. Dans un très beau texte, *Mon chènia*, il raconte l'épopée de son père, parti défendre le pape Pie IX contre le Risorgimento. Joseph rêve lui aussi de grandes expéditions militaires. Mais le service à l'étranger est fini et c'est dans l'armée suisse et en pleine Première Guerre mondiale qu'il fait son école de recrues à Colombier dans le Bataillon

¹ Maxime Quartenuoud (1897–1956), Treyvaux, chef de file de la paysannerie fribourgeoise, grand connaisseur du patois, député au Grand-Conseil (1926–1935), conseiller d'État (1935–1956), secrétaire des paysans fribourgeois et rédacteur du journal *Le Paysan fribourgeois*.



Joseph Yerly prononce l'éloge funèbre de Cyprien Ruffieux, 1940. © Photo Glasson Musée gruérien.

des fusiliers IV/15, régiment 7. Il reste sous les drapeaux jusqu'en 1918. C'est aussi durant cette période qu'il doit reprendre le domaine familial et ce plus rapidement que prévu. En effet, Victor, son père, s'éteint en 1917, à l'âge de 75 ans. La grippe espagnole fait des ravages un peu partout et également dans le Pays de Fribourg. Joseph a vu mourir des camarades de régiment, emportés par cette épidémie. En 1918, c'est sa sœur Jeanne qui est terrassée par la maladie. Marie, sa mère, brisée par le chagrin, meurt en juin 1919. Ainsi en l'espace de deux ans, la famille Yerly du Mont se trouve réduite à deux personnes : Marguerite et Joseph. Ce dernier sera marqué à jamais par la série de deuils, et la fête de la Toussaint sera un temps difficile, un temps de « vague à l'âme ». Mais la vie continue et il ne peut laisser le domaine du Mont orphelin. Le beau soldat Yerly a jeté son dévolu sur une fille de Treyvaux, Marie Peiry, qui est la fille de Pierre-Maxime Peiry, paysan et député. Elle quitte une maison située au cœur du village, et l'une des premières à être pourvue de l'électricité, pour une ferme retirée encore éclairée à la lampe à pétrole...



En 1926, Joseph Yerly atteint le grade de capitaine. Et dès cette date, nombreuses sont les personnes qui, en parlant de Joseph Yerly, diront « Le Capitaine ». « Ce grade, qui à l'avis de beaucoup, et probablement avec raison, passe pour le plus beau de toute l'armée, est somme toute relativement modeste, mais dans tout le canton, et même au-delà, existait-il alors un colonel qui fut aussi connu que notre capitaine?² ».

Souvent absent, Joseph peut compter sur la présence et le soutien indéfectible de Marie. Il aime sa terre, ses bêtes et la nature. Écoutons-le décrire le paysan : « Le paysan fribourgeois n'est pas seulement un paysan. C'est un homme de conviction, portant fièrement son drapeau blanc et noir, un homme qui sait être au-dessus des mesquines questions de coterie, un croyant qui met la croix sur sa poitrine³ ». Très tôt, Yerly s'engage dans la défense des intérêts du paysan. Il donne des exposés sur la situation paysanne et le devenir de la paysannerie. Son esprit le pousse à regarder au-delà des frontières de la Suisse, par exemple lors de voyages en Frise et en Hollande dans le but d'améliorer la race bovine et son beau troupeau blanc et noir.

Une carrière d'écrivain

Joseph Yerly s'engage également dans les sociétés. En 1929, il présente avec Pierre Quartenoud la *Pastorale fribourgeoise*. Le conseiller d'État Émile Savoy, salue cette initiative : « Vous faites revivre nos vieilles et bonnes coutumes fribourgeoises qui sont une glorification de la terre de nos pères et de la vie de nos foyers, dans lesquels le bonheur peut régner, aujourd'hui comme hier, si on y conserve les mœurs et vertus ancestrales⁴ ». *La Légende fribourgeoise* naît à l'occasion du 50^e anniversaire de la Société de chant et de musique de Treyvaux. Cette œuvre est le résultat de l'association de Joseph Yerly avec Victor Huguenot, instituteur, de Jean Risse, inspecteur scolaire, Georges Aeby, musicien et Louis Vonlanthen, peintre. Ces hommes forment une quintette qui jouera un rôle important dans le développement de la culture treyvalienne.

Membre individuel de l'Association gruérienne pour le costume et les coutumes (A. G. C. C.), Yerly assiste à *Chante Grandvillard*, festival présenté et réalisé par Joseph Bovet et Jo Baeriswyl. Cela le renforce dans l'idée qu'il faut faire quelque chose à Treyvaux pour que vivent les costumes et

² Lettre d'Auguste Glasson, 11 janvier 1989.

³ Joseph Yerly, avant-propos, *La Pastorale fribourgeoise*, 1928.

⁴ Emile Savoy, préface, *La Pastorale fribourgeoise*, 17 avril 1929.

les coutumes. Il soumet son idée à Louise Witzig, secrétaire nationale de la Fédération suisse des costumes, qui l'encourage : associer à la Bénichon une fête populaire avec danses et costumes. Le Pays de Fribourg est connu loin à la ronde pour cette fête qui marque la fin des travaux de la terre et le retour du bétail (désalpe). L'événement a lieu le 13 octobre 1935 et Léon Savary, journaliste convié à la fête, lui consacrera un article dans *La Tribune de Genève* : « Sur le pont traditionnel fait de planches et orné de verdure, des couples vêtus selon cette mode régionale que l'on a si heureusement remise en honneur – les femmes avec le grand châle qui tombe en pointe dans le dos, les hommes en bredzon d'armailli – ouvriront le bal. Ils nous donneront le spectacle de quelques coraules de jadis, accompagnés par l'orchestre rustique ». Cette Bénichon 1935 marque la naissance des *Tsèrdziniolè*, groupe de costumes et coutumes. Cette création est la concrétisation d'une volonté collective de manifester son identité et son attachement à son coin de terre. À partir de 1936, les *Tsèrdziniolè* participeront à de nombreuses fêtes et rencontres folkloriques et seront souvent les acteurs de pièces de théâtre patoises. En 1939, Joseph Yerly est nommé président de la Fédération fribourgeoise des costumes et coutumes (F. F. C. C.), élection très diplomatique. En effet, les Gruériens ne voulaient pas accepter un président venu de la ville de Fribourg, en l'occurrence Pierre de Zurich. Yerly mettra sur pied la Journée fribourgeoise de l'Exposition nationale en août 1939.

Si Joseph Yerly est un rassembleur, un animateur, un fédérateur de sociétés, il s'engage, par sa plume, à perpétuer et à renouveler le patois. C'est parce qu'il est paysan, attaché à sa terre et à son coin de pays, qu'il écrira des drames disant la vie paysanne. C'est parce qu'il est soldat que des allusions à la vie militaire s'inséreront dans ses écrits. Si l'écrivain patoisant ne peut vivre de sa plume, l'amour de sa terre et de sa langue le fait participer à la vie littéraire et culturelle. Alors qu'il vaque à ses occupations, une partie de son esprit pense à l'œuvre à venir. Les différents concours organisés par les associations sont une motivation pour l'écrivain patoisant. Pas uniquement pour la récompense, mais ils l'obligent à écrire et l'investissent de la tâche de conservateur de la langue, car c'est bien par la littérature qu'une langue se conserve. Esprit ouvert et toujours en éveil, passionné d'histoire et de littérature, admis en 1956 à la *Société suisse des écrivains* et fondateur, avec les autres membres fribour-

geois, de la Société fribourgeoise des écrivains, Joseph Yerly tentera dans ses textes d'unir la fiction et la réalité. Aimant les hommes et la vie, il aimait les raconter.

Dans l'avant-propos de la *Voudéjà de la Bôma*, l'écrivain-patoisant explique : « En écrivant, je me suis efforcé d'atteindre trois buts précis : le maintien de certains vieux mots, expressions en patois qui risquent de tomber dans l'oubli, l'évocation de certaines coutumes, l'exaltation de la bonne conduite, malgré l'adversité. » Dans tous ses écrits, il a cherché à les réaliser. De plus, dans la plupart de ses textes, nous retrouvons les mêmes ingrédients : un amour impossible entre deux personnes de conditions sociales différentes, une trahison condamnant le plus pauvre à s'éloigner de la communauté, un élément de résolution de la crise et la situation finale qui débouche sur le bonheur retrouvé. Même si parfois ses drames donnent l'impression d'être cousus de fil blanc, ils relèvent des préoccupations d'une communauté corsetée par les nécessités de l'économie domestique et par la religion où les sentiments passent souvent à l'arrière-plan.

Les principaux écrits de Joseph Yerly

La Filye a Juda (1933) : en une quinzaine de pages, il transporte son lecteur à Treyvaux, à l'époque de Nicolas Chenaux (révolte des paysans en 1781). Cette nouvelle a été mise en scène par Fernand Ruffieux en 1948.

Le Tsandèle de loton (1937), publié en feuilleton dans *Le Paysan fribourgeois*, puis édité. L'histoire débute vers l'an 1840 pour s'achever en 1863 et son cadre est la Basse-Gruyère. C'est l'histoire de Pierre et Rose, de conditions sociales différentes, qui s'aiment. On cherche à les empêcher en accusant Pierre de meurtre. Et c'est la découverte d'une lettre cachée dans un chandelier de laiton qui permettra le dénouement. Cette nouvelle est considérée généralement comme le chef-d'œuvre de Joseph Yerly.

Kan la téra tsantè (1938) : pièce de théâtre écrite en mémoire de la grève générale de 1918 et présentée en juin 1938 à Treyvaux par la Société de chant et de musique. Pour cette mise en scène, nous retrouvons les amis de toujours : Aeby-Risse-Huguenot-Yerly. « La pièce de Joseph Yerly aura plus d'action pour la conservation de notre patois que les plaidoyers les plus chaleureux en sa faveur. Il faut entendre *Kan la téra tsantè*⁵. »

⁵ *La Liberté*, 6 mai 1938.



Joseph Yerly (1896-1961). © Musée gruérien.

La méjon ke pliarè (1941) : drame villageois et militaire qui se passe à Charmey et quelque part en Suisse avec les troupes de montagne de mai 1939 à la vigile de la Toussaint 1940. Cette pièce est dédicacée « à la mémoire du sergent Pipoz Fernand, Cp. Fus. Mont. II/14 » et l'auteur voulait rendre hommage aux troupes de montagne. C'est une pièce en patois et en français. Ce drame « est de chez nous, de tous les jours, ancré dans notre terre. Les personnages de la pièce parlent le patois de notre région. Ils ont les défauts, mais aussi les hautes qualités de nos paysans⁶ ».

Ou pi de la krè (1947) : drame paysan et social mettant en scène des gens de chez nous, paysans et ouvriers. L'originalité de cette pièce c'est le conflit social, car les villages se transforment. Les fils et filles de paysans travaillent désormais dans les usines ou sur les chantiers. Les idées s'échangent, certaines font peur (socialisme, communisme), d'autres sont conservatrices et capitalistes. Après la crise, tous retrouvent le bon sens et leurs valeurs.

Le Pouro dè Tsalandè (1952) : nouvelle racontant le retour d'un Gruérien un soir de Noël.

La Voudèja de la Bôma (1955) s'ouvre le 16 juillet 1632 et s'achève le lundi de Pâques 1655. Durant ces quelque vingt ans, le lecteur suit les aventures de Marguerite Couchoud de Treyvaux et de Didier Raccaud de Saint-Aubin, ainsi

⁶ *La Liberté*, 28 mai 1942.



que de leur petite fille, Marie. L'histoire nous fait voyager du canton de Fribourg aux Saintes-Maries-de-la-Mer en France. Comme une boucle qui se ferme, le dénouement a lieu à Treyvaux. Ce roman a été mis en scène, en français, par Anne-Françoise Hostettler sur une musique de Michel Hostettler en 2008 à L'Arbanel de Treyvaux avec des comédiens du Collège de Gambach soutenus par des membres de la famille Yerly.

Retour au théâtre avec *Le Barâdzo* (1959), drame paysan et gruérien. L'action se passe en Gruyère et « quelque part sur les rives du lac depuis la vêprée de la Bénichon 1947 à la vigile de Noël 1948 ». Le thème est le reflet de la vie fribourgeoise au moment de l'aménagement du lac de la Gruyère mettant en jeu beaucoup d'intérêts: obstacle entre paysans voisins et entre deux jeunes qui s'aiment. « Je suis en train d'écrire un drame paysan en patois pour la chorale et le Chœur mixte de Sâles (Gruyère). Ils sont venus me le commander ou plutôt me le demander pour l'inauguration de la grande salle communale. C'est un honneur pour moi, mais un honneur redoutable, trop pressé. Pourtant, j'avais depuis longtemps un thème qui m'obsédait, un sujet encore vierge, si je puis m'exprimer ainsi. Le drame serait intitulé: *Le Barâdzo* et aurait trait à la construction du barrage de Rossens et à l'accumulation du lac de la Gruyère, échanges de terres, forêts, etc.⁷ »

La Dama bliantsè dè Pénihyé (1961), conte et légende, écrit pour la Fête des patoisants romands de Vevey et dernier écrit de Joseph Yerly.

Homme de la fête, il rédigera encore des hommages ou des discours qui marqueront les événements. Lors de l'inauguration du monument à Joseph Bovet à Bulle (22 septembre 1957), Yerly narre l'histoire du *Patè reman*, avec ces mots « *I chu le patè reman, chi ke dèvejavan dza lè Fran, le vilyo dèveja, la linvoua di j'anhyan. I chu dè ti lè tin è dè perto* » (Je suis le patois roman, celui que parlaient déjà les Francs, le vieux langage, la langue des aïeux. Je suis de tous les temps et de partout).

Poète, homme de foi et mainteneur des traditions, tel apparaît Joseph Yerly dans son œuvre et dans son temps. Située à une période où la littérature française marque un tournant par ses recherches sur l'écriture, cette œuvre patoisante n'est pas en deçà de la modernité. Elle rejoint la vérité de l'homme dans l'actualité de sa vie. Grâce à ses pièces de

⁷ Lettre de Joseph Yerly à Helffer,
17 novembre 1958.

théâtre, à son sens de la fête, Joseph Yerly a permis à des générations de Treyvaliennes et de Treyvaliens de se produire sur des scènes (théâtre ou musique) et de créer le huitième district culturel du canton de Fribourg ! Et il a donné le goût de l'écriture, du verbe, du théâtre, de la mise en scène à nombre de ses petits-enfants et arrières-petits-enfants qui chérissent encore son souvenir. Tel est Joseph Yerly, écrivain patoisant, homme de la terre, homme de la fête et de la route.

Bibliographie

- DAFFLON Anne ►** Situation de la littérature gruérienne – Joseph Yerly : deux nouvelles, mémoire de licence, Université de Fribourg, 1990.
- YERLY Joseph ►** Kan la têra tsantè, 1993.
« Discours de Joseph Yerly : Le patè reman », Bulle 30.09.1956», Médiathèque Valais, Martigny, <http://xml.memovs.ch/s024-53-081.xml>
« Le pouro dë Tsalandè : Le pauvre de Noël » de Joseph Yerly, 1958, Médiathèque Valais, Martigny, <http://xml.memovs.ch/s024-55-102.xml>